

Histoire d'une prise de conscience

Suzanne Blaise

Comme toutes les paysannes, je faisais la moisson (dans le midi de la France, pendant la guerre, quelques vignes avaient cédé la place à des champs de céréales) et surtout les vendanges. L'extrême modicité des moyens financiers dont disposent les petits exploitants agricoles oblige à recruter uniquement des membres de la famille y compris les enfants, c'est-à-dire une main d'œuvre gratuite. Dès l'âge de huit ans, mes cousines et moi avions été attelées à une rangée de ceps, plus hauts que notre tête, des premières heures de l'aube à la tombée du jour, et par n'importe quel temps. Regarder la pluie tomber, c'était laisser pourrir la récolte. Chez le vigneron pauvre, faire le ménage et la cuisine, nourrir parfois une dizaine de bouches, n'était pas loin d'apparaître comme un caprice irritant des femmes, et mon grand-père, furieux, arrachait le balai des mains de ma grand-mère, lorsque l'heure du départ pour les vignes avait sonné.

Plus tard, jeune mariée et enceinte de sept mois, on m'aidait à escalader la charrette ou en redescendre quand le chemin entre les vignes devenait par trop cahoteux. Je marchais derrière, plaignant

^ó Vous trouverez une notice biographique sur Suzanne Blaise p. 102

Paroles des femmes de ce temps là : Mémoires en fragments

notre vieux mulet mal nourri. Par deux fois cette bête devait jouer un rôle décisif dans mon existence et m'instruire plus que tous les livres de mon ami Antoine, de retour d'Auschwitz. Le jour où il s'immobilisa en pleine côte, essoufflé, se balançant comme une montgolfière sur le point de s'envoler, soulevé presque par le poids du chargement qui l'entraînait en arrière, j'eus l'idée de caler la roue avec une grosse pierre et y laissai la moitié d'un doigt. J'eus une réaction imprévue : comme indifférente à la douleur je ne cessais de répéter en pleurant que je ne pourrais plus écrire... Ce qui me fut à moi-même - plus encore qu'à mon entourage - une révélation.

Cependant que se faisait jour en moi un besoin étranger au monde qui m'entourait, déçu dans son espoir d'un enrichissement rapide - la mévente et les difficultés augmentant - le fils de vignerons que j'avais épousé commençait à me rendre responsable de la situation (c'était moi l'âne de la fable qui compromettais l'avenir du patrimoine) et se réfugiait dans une querelle d'individus - réaction classique, m'informa Antoine - au lieu de s'en prendre au "système". L'âne refusa net de reconnaître sa culpabilité dans l'histoire. Et comme on lui reprochait de manger l'herbe des autres, il prit le chemin de l'Inspection Académique. Je refusais de passer pour une créature parasite qui dilapidait un avoir, amassé, sou par sou (fut-ce grâce au "marché noir") par ma belle-famille.

Et puisque travailler aux champs et ne pas manger à sa faim, tout en mettant coup sur coup trois enfants au monde, ne suffisait pas à prouver ma bonne volonté, je gagnerais désormais le pain que je mangerais. La situation, dès lors, empira. Un matin, comme je m'apprêtais à prendre un peu de monnaie dans notre coffre-fort - un modeste coffre en bois - je découvris qu'il était fermé à clef. Je demandai pourquoi. J'obtins une réponse qui me valut un éblouissement comme si l'on m'eût asséné un coup sur le crâne. " Parce que je n'ai pas confiance en toi."

Ainsi notre union ne se fondait sur RIEN. Rien de tout ce en quoi j'avais cru. Restait un patron qui avait peur que son employée le vole. Restait une employée qui couchait avec le patron. Et il ne suffisait plus à celui-ci de contrôler les notes de l'épicier. J'aurais dû savoir qu'on n'accorde qu'une confiance limitée au personnel.

Paroles des femmes de ce temps là : Mémoires en fragments

Alors, j'ouvris la fenêtre, pris le coffret entre mes mains, et le projetais de toutes mes forces contre le mur du hangar où, se fracassant, il s'ouvrit. Quelques billets s'en échappèrent, voltigèrent un instant, telles des feuilles mortes, et s'éparpillèrent sur le sol de terre battue.

Ces billets n'en finirent jamais de retomber dans ma mémoire. J'ai rêvé d'eux cette nuit. Je les regardais s'envoler du haut d'un balcon, avant de redescendre, et lentement atterrir dans la boue qui les maculait. Dans mon rêve, des hommes, affolés, couraient en tous sens pour les ramasser tandis qu'ils continuaient à pleuvoir, sans fin, et que je riais, riais...

A quelque temps de là, et après la scène terrible qui suivit l'incident des billets, mon mari se prit de querelle avec notre vieux mulet - qui ne mangeait pas de l'avoine tous les jours - et entremêla mon nom à celui de la bête pendant que les coups de bâtons résonnaient sur elle comme sur un tambour. Je surpris le monologue, et de saisissement, en oubliai de me mettre en colère. Je ne tirai pas sur le champ une théorie de ma découverte. La théorie m'ennuyait. Je n'avais pas refusé de lire Marx, Engels et tous les livres d'Antoine pour théoriser à partir d'un mulet. Mais un sentiment nouveau, étrange - la certitude d'une découverte sans prix et qui laissait, loin derrière elle, le sentiment d'humiliation, se fit jour en moi à cette seconde, et je m'en retournai, sans dire un mot, dans ma cuisine, pour l'y examiner toute à mon aise.

Ma première réflexion fut que l'on m'identifiait à une bête de somme. La deuxième, que le lien qui m'unissait à un homme - et sur lequel je m'interrogeais si douloureusement depuis quelques temps - était donc de même nature que celui d'un mulet à son propriétaire. La troisième, qu'on voulait nous voir obéir tous les deux au même maître. Et ma conclusion : qu'un animal et moi étions objets de possession et non d'amour. Ou ce qui passait pour tel. Par l'intercession d'un vieux mulet je me situais pour la première fois dans le monde où je vivais, une angoisse demeurée sans nom jusqu'ici se clarifiait. Tout se mettait en place dans l'univers.

Jusque là, en effet, le drame que je vivais chaque jour était un malheur parfaitement incompréhensible, hors de tout entendement,

Paroles des femmes de ce temps là : Mémoires en fragments

et sans rapport avec tout le reste. Avec tout ce qu'Antoine me révélait. Je n'aurais jamais imaginé leur lien. Imaginé que la propriété des biens et celle des individus esclaves de par le monde, cela pouvait exister aussi au sein d'une famille ! Et qu'un paysan, un homme pauvre, exploité, un de ceux-là qu'Antoine, ses amis et moi nous propositions de défendre, leur ouvrant les yeux sur les dangers qu'ils couraient, sur leur avenir menacé - prétendit à son tour m'imposer sa loi ! Une haridelle sur le point de crever me donnait soudain à penser que ce besoin impérieux de posséder, de dominer, était une règle universelle à laquelle une de ses victimes à son tour, voulait voir sa femme soumise !

Pourtant, l'exemple de Margot et d'Antoine, me prouvait qu'un autre mode de relation entre un homme et une femme, de même que l'absence totale du désir de s'enrichir, étaient possibles ! Que des êtres existaient qui n'avaient nulle envie d'accumuler des biens, ou de faire la loi à quiconque ! Alors je me mis à haïr soudain, et sauvagement, ce milieu paysan où je vivais, où les hommes s'en prenaient aux bêtes et aux femmes de ne pouvoir réaliser leurs ambitions ! Alors je n'eus de cesse d'être parvenue - pour améliorer notre ragoût, diminuer les privations qu'on m'imposait malgré mes grossesses - à obtenir, d'un père et d'un mari, que soit mise en vente une de nos terres !

Ce fut à cette époque qu'Antoine mourut. Margot quitta le pays. La solitude se referma sur moi. En même temps que le malheur. Alors survint le temps de la violence. Je fendis les portes tout du long, éventrai vingt sacs de blé, envoyai valser la marmite en fonte du cochon, tambourinai de mes poings sur le portail de bois de l'entrée, fermé à double tour, hurlant que je voulais partir, ne le pouvant, à cause d'une nouvelle grossesse qui me faisait doublement prisonnière... Ma mère, épouvantée, la sainte femme, me sermonnait, tandis que dans ma rage et mon désespoir, je lui confiais des projets de meurtre ou me tapais la tête contre les murs, criant que je voulais mourir...

Bientôt, pour eux, cela ne fit aucun doute : j'étais "malade", il fallait me "soigner". Le médecin déclara que j'avais besoin de repos. Je l'aimais bien, ce médecin tchèque exilé. Il allait peut-être me sauver, m'arracher à cette prison où je me débattais ! Toutes les fois où je

Paroles des femmes de ce temps là : Mémoires en fragments

me rendais à son cabinet, cet homme au crâne rasé et couturé de cicatrices, attendait que je sois installée dans un fauteuil, face à son bureau, puis se levait, cueillait un livre derrière lui et me lisait des vers d'Essenine... Je me sentais mieux ensuite. Il passait pour un guérisseur, une espèce de sorcier, qu'on venait consulter de dix lieux à la ronde. Il s'y connaissait seulement un peu mieux qu'un autre en médecine.

Lorsqu'il arriva, le docteur K., après s'être fait servir un morceau de saucisson et un verre de lait, demanda à me parler en aparté. J'acceptai sur-le-champ sa proposition de quitter mon "foyer" et de me rendre dans la maison de repos dirigée par une de ses amies - exilée russe - dont il me dit le plus grand bien.

Pour ma famille, je partais chez " les fous ". Pour moi, je fuyais un monde d'aliénés. Quoiqu'il pût m'arriver, je ne perdais rien au change.

Extrait d'un texte inédit

"Une femme sur mesure ou Mémoire du désir"
1956

*Tout voir,
tout regarder,
chaque jour,
à chaque passage
plutôt qu'en découverte,
quelle boutique après quelle boutique ?
Je n'en ai pas besoin
et tous les jours je les dépasse.
A ville nouvelle
regard neuf,
ici le regard neuf a fui.*

*Qu'ai-je donc fait du monde de tous les jours ?
Qu'ai-je fait de ma vie
que je dépasse,
tous les jours,
par habitude ?*

*Jacqueline Herfray
Réclamations*